

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XVII — N° 1
JUILLET 1938

SOMMAIRE

Henri Nizet et les « Béotiens » : Lecture faite à la séance du 14 mai 1938 par M. Gustave Vanzype.....	5
Chronique :	
Ferdinand Brunot	17
Gabriele d'Annunzio	20
Elections	21
Prix	22
Concours	22
Les encouragements à la Littérature	22
Communications.....	22
Ouvrages reçus	23

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

(1938)

TOME XVII

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES
LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

Henri Nizet et « Les Béotiens »

(Lecture faite à la séance du 14 mai 1938
par M. Gustave VANZYPE)

Le nom de Henri Nizet est presque oublié. Peut-être certains d'entre vous seront-ils étonnés de l'entendre prononcer ici; les uns, les plus jeunes, parce qu'il n'éveille en leur mémoire rien de précis, les autres, les plus âgés parce que s'attache à ce nom le souvenir d'un incident de notre histoire littéraire qui valut à celui qui le suscita des inimitiés trop justifiées.

Mais, précisément parce que cet incident fit grand bruit il y a une cinquantaine d'années, parce que l'on en trouve l'écho dans maints écrits du temps et notamment dans le curieux *Journal de Destrée* où se mêle à la fantaisie, au pastiche, la chronique authentique de la vie intellectuelle de Bruxelles, aussi parce que Nizet avait du talent, il convient de ne pas laisser inexplicées, mystérieuses pour l'avenir, cette personnalité et l'action qui lui valut une notoriété tapageuse et passagère.

J'ai bien connu Nizet. J'ai entretenu avec lui des relations presque quotidiennes, de 1890 à 1893. J'ai pu mesurer les forces et les faiblesses de son intelligence et de son caractère.

Je ne puis me rappeler sans émotion nos conversations au cours d'interminables promenades. J'étais très jeune. Il était mon aîné d'une dizaine d'années. Et il m'éblouissait par l'ampleur d'un savoir dont, inlassablement, il dispen-

sait les trésors. Sans doute, ses propos paradoxaux parfois m'inquiétaient. Mais puisqu'ils m'inquiétaient je me sentais défendu contre ce que leur influence aurait pu présenter de dangers. Et par eux j'étais chaque jour enrichi. Je lui dois donc de la gratitude.

Ce n'est pas pour m'acquitter que je veux vous parler de lui. Je n'essaierai pas de défendre l'auteur des *Béotiens*. Certes, il eut tort d'écrire ce roman-pamphlet que les juges les plus indulgents trouveront au moins inopportun.

Je veux seulement tenter de dire comment était Nizet et comment il fut conduit à écrire ce livre.

Il n'est pas sans intérêt d'élucider le cas de cette individualité armée pour fournir une carrière féconde, de qui les premières œuvres annoncent un talent vigoureux, promettent une belle maturité, et qui ne tient pas ses promesses, renonce, avant d'avoir atteint l'âge de quarante ans, à ses ambitions et, délibérément, accepte de se laisser oublier. Quand Nizet mourut, il y avait trente ans qu'il avait publié son dernier livre. Aussi sa disparition passa à peu près inaperçue.

* * *

Henri Nizet est, vers 1880, de cette équipe d'étudiants de l'Université de Bruxelles qui crée la *Jeune Revue* d'où sortira un an plus tard la *Jeune Belgique*. Parmi ces étudiants, il est un des plus brillants. En 1881, il subit la deuxième épreuve du doctorat en philosophie et lettres, avec la plus grande distinction. La même mention est décernée à son ami Franz Mahutte. Nanti de son diplôme, Mahutte, tout de suite, entre dans l'enseignement. Il ne semble pas que Nizet ait songé à suivre son exemple. Il s'oriente délibérément vers la littérature et, pour commencer, il se fait journaliste. Le milieu dans lequel il est né explique ce choix : son père, conservateur à la Bibliothèque Royale, écrivait, rimait des odes patriotiques qu'il réunissait en de modestes opuscules ; sa sœur, Marie Nizet, après avoir, très jeune encore, publié des ouvrages en prose, devait, à la fin de sa vie, donner un

étrange, un brûlant recueil de vers, beaux par l'audace des accents de passion fougueuse.

Maix le choix adopté par Nizet au sortir de l'Université correspondait-il bien à sa vraie vocation, à ses goûts profonds, à la qualité de ses curiosités intellectuelles ? Le jeune homme n'avait-il pas commis une erreur initiale en s'adonnant exclusivement aux études littéraires ? Et n'est-ce point dans cette erreur qu'il faut chercher l'explication de l'avortement de sa carrière, et même celle de l'acte d'hostilité envers ses confrères qu'il commit en écrivant *Les Béotiens* ?

Je crois, tout ce que j'ai connu de lui, le souvenir des longues et ardentes conversations dont la littérature n'était que rarement le sujet, me font croire, que Nizet, au départ, s'était trompé. Il était né pour faire de la science, et pour enseigner. Je crois qu'il s'est absurdement étonné, irrité, en pénétrant dans le monde des romanciers et des poètes, de ne point découvrir chez ceux-ci les méthodes d'investigation et de raisonnement qui étaient les siennes ; enfin de trouver des artistes, non des savants. Il devait, inévitablement, être injuste. Il devait souffrir obscurément de n'être pas semblable à ceux parmi lesquels la profession élue le faisait vivre. Il s'était trompé de tâche et de milieu. Cela paraît évident à ceux qui l'ont connu. Et ceux qui ne l'ont jamais approché peuvent s'en convaincre s'ils prennent la peine d'interroger sa carrière, ses quelques livres, et la série de chroniques hebdomadaires que, de 1889 à 1892, il signa du pseudonyme d'Alceste, dans le journal *Le Soir*.

Il fait partie, au début, du groupe de la *Jeune Belgique*. Mais sa signature n'apparaît qu'une seule fois dans la revue : en juillet 1882, au bas de deux pages portant ce titre : « Hypothèse psychique ». Un conte, dans la couleur noire mise à la mode par le naturalisme : l'histoire d'un homme de trente ans qui a gâché sa jeunesse, qui s'en rend compte, n'a pas le courage de réagir, et en qui naît et se développe jusqu'à la réalisation, l'idée du suicide. De ce conte, médiocre, il ne faut retenir que le titre qui déjà révèle la tendance à tout considérer d'un point de vue scientifique, et la dédi-

cace à Camille Lemonnier. A ce moment, deux ans avant d'écrire les *Béotiens*, Nizet admire Lemonnier, il lui rend hommage, Il est, d'ailleurs, de la petite cour qui s'assemble le vendredi chez le maître, souvent il le rencontre dans les bureaux de la rédaction de l'*Europe*.

L'*Europe*, dont Nizet est un des rédacteurs, vient de publier tapageusement, avant l'édition chez Kistemaeckers, *Un Mâle*. C'est un journal nouveau ; son existence sera brillante mais éphémère. Il fait à la littérature une place relativement large. Le premier il a accueilli des chroniques de poètes et de prosateurs de la *Jeune Belgique*. A assurer ce bon accueil, Lemonnier a certainement aidé. Et je ne crois pas qu'il ait jamais desservi Nizet. Jamais celui-ci, dans nos conversations, ne l'en accusa.

Mais très vite Nizet s'était à peu près détaché, et de la revue de Max Waller, et de l'aîné qui la patronait. Il n'y a pas brouille pourtant. Quand, à la fin de 1883, Nizet publie son premier livre : *Bruxelles rigole*, la *Jeune Belgique* le signale. Jacques Arnoux lui consacre une page de sa chronique littéraire. Il formule des critiques, d'ailleurs justifiées. Il lui reproche son absurde et agaçant abus du néologisme. Il cite : « Un œil strié de veinules sanglantes s'écarquille au rementevoir de l'odyssée » ; et puis : « Des familiarités impermises », et encore : « Elle n'avait empleté rien qui fût vendable ». Pourquoi pas, demande le critique, souvenir pour rementevoir, interdites pour impermises et acheté pour empleté ? Et il observe : « Une des manies de ce chimérique naturalisme consiste à mettre des néologismes à la place de mots usuels absolument synonymes. M. Nizet y donne en plein, et tout son roman est écrit dans cette langue factice, difficile à lire ».

Mais Jacques Arnoux constate que le monde dépeint par Nizet — c'est celui des étudiants grecs et roumains à cette époque nombreux à l'Université de Bruxelles — « vit, s'agite sous la plume solide d'un auteur jeune qui, à son début dans le roman, possède déjà les vraies qualités du dramaturge de la vie », et que, malgré les défauts signalés,

« le livre est vraiment bon ». Mais il formule encore une réserve : « Nous nous abstenons de parler de la préface de *Bruxelles rigole*... M. Nizet la regrettera quelque jour ».

Cet article est, en somme, bienveillant. *Bruxelles rigole* est un roman d'observation conforme à la vision arbitraire, au pessimisme du naturalisme dévoyé pratiqué par les suiveurs d'Emile Zola et qui va susciter bientôt une vive réaction. Ce n'était pas tant dans le vocabulaire insolite dont Jacques Arnoux donnait quelques échantillons que se révélait l'influence de ce naturalisme décadent : le jeune docteur en philosophie et lettres forgeait des néologismes pour affirmer sa science philologique. L'influence, on la découvrait dans la vision des caractères et des choses.

L'action du roman se déroule dans le monde interlope du plaisir facile. De ce monde, l'auteur évoque, avec une complaisance qui s'acharne, les plus répugnants, les plus désolants aspects. Dans cette complaisance, il y a une évidente intention de bravade. Mais le ton est bien celui de la mode du jour. Nous sommes au temps du Joris Karl Huysmans de *A vau l'eau*, au temps de la *Ludine* de Francis Poictevin et du *Charlot s'amuse* de Paul Bonnetain. Il n'y a pas lieu d'être sévère. Il faut l'être d'autant moins que le roman contient des pages au dessin très ferme, âcrement colorées, recrée par endroits, avec force, l'atmosphère dans laquelle se meuvent les personnages : filles du promenoir de l'Eden Théâtre, étudiants et rastaquouères.

Donc, l'article de la *Jeune Belgique*, rend hommage, avec les réserves qui s'imposent, au talent de Nizet. Rien n'y révèle de l'hostilité ou un dissentiment entre les collaborateurs de la revue et leur compagnon qui, dix-huit mois auparavant, donnait à celle-ci un conte dédié à Camille Lemonnier.

Pourtant, il y a la préface de *Bruxelles rigole*, cette préface que l'article signale pour dire seulement que son auteur la regrettera quelque jour. Elle aurait pu susciter un blâme moins discret. C'est une épître dédicatoire à Henry Kistmaeckers. Nizet exprime sa reconnaissance à l'éditeur qui

l'a sauvé du total découragement. Il parle en termes méprisants de son pays qui « reste clos, dit-il, aux choses de l'esprit », et sur lequel « s'étend une couche fangeuse d'apathie, comme un lourd linceul de bêtise ».

De tels propos n'avaient d'inattendu que la véhémence de l'expression. Lemonnier et les jeunes qui l'entouraient avaient dénoncé souvent l'indifférence intellectuelle de la bourgeoisie belge. Peut-être même avaient-ils exagéré quelque peu, trop généralisé. Mais ils avaient entrepris de réagir, de lutter contre le mal qu'il déploraient, et ils y dépensaient une courageuse ardeur. Or, c'était à eux précisément qu'allaient les plus durs reproches de Nizet. S'adressant toujours à Kistemaeckers, il disait : « A vous presque je dois, cher, de m'avoir fait comprendre ce qu'ils appellent leur littérature : chose hybride, faite de puffisme naïf, de compérages maladroits, de potins venimeux; boutique de détaillant, échoppe de juif où l'on débite plus d'épicerie que d'autres denrées, et que garde une meute de roquets aboyeurs et débiles; coterie minuscule ambitieuse de placer l'Art sous une cloche afin d'en écarter quiconque, entas de petitesesses, de platitudes, de récompenses officielles décrochées qui sait comme, disputées avec rage et toujours indécernées. »

Les destinataires de ces gentillesses, ce sont bien les écrivains du jeune mouvement littéraire aux débuts duquel Nizet a participé. Si l'on doutait, on serait convaincu par le trait final, l'allusion aux « prix indécernés » : il y avait eu, six mois auparavant, le banquet offert à Camille Lemonnier, pour protester contre la décision du jury du Prix quinquennal, qui pour ne pas attribuer celui-ci à l'auteur de *Un Mâle* ne l'avait attribué à personne.

A ce banquet, Nizet avait assisté.

En quelques mois, il a donc subi une évolution brutale. Déjà, en cette préface de *Bruxelles rigole*, il y a en germe les *Béotiens*, le roman-pamphlet qui paraîtra un an plus tard.

Que s'était-il passé ?

On se l'est demandé dans le monde littéraire d'alors. Le *Journal de Destrée* dit, à la date du 3 janvier 1885 : « Dîner à Marcinelle... On est assez effaré à Bruxelles, me conte Giraud, du livre de Nizet : *Les Béotiens*. Personne ne s'explique le pourquoi de cette diatribe, par moment haineuse, contre tout ce qui, avec quelque vaillance, essaie de sortir de la platitude nationale. Il y a en l'air des projets de vengeance, des rumeurs de bataille. Prochainement, sans doute, on se réunira pour délibérer ».

En effet, on se réunit huit jours plus tard. Le *Journal* note, le 10 janvier : « Souper Jeune Belgique à la *Taverne Royale*. Étaient là : Max Waller, Sulzberger, Maus, Rodenbach, Levis, Khnopff, Maubel, Nautet, Gilkin, Giraud et nous. Au dessert, Max pose la question Nizet ». Et Destrée, plutôt amusé — surtout par la colère de Rodenbach, — résume le débat, très confus et portant uniquement sur l'attitude qu'il convient d'adopter. Giraud estime, avec les frères Destrée, qu'il faut opposer à l'attaque une dédaigneuse indifférence, tandis que Rodenbach veut des représailles. Le poète de la *Mer élégante* est, il est vrai, l'un des plus reconnaissables et des plus durement traités, avec Lemonnier et Picard, parmi les personnages que le roman de Nizet fait se mouvoir autour d'un journal qui est évidemment l'*Europe*, et à l'occasion du séjour en Belgique d'un écrivain français qui est évidemment Léon Cladel.

L'avis de Giraud prévaudra, puisque la *Jeune Belgique* ne parlera pas des *Béotiens*.

Mais personne, au cours du débat, n'a proposé une explication à l'action agressive de Nizet. On demeure étonné, effaré selon l'expression de Giraud à Marcinelle. On ne comprend pas.

* * *

Cherchons l'explication.

Je crois qu'on peut la découvrir en la combinaison de plusieurs facteurs d'influence.

J'en ai signalé un déjà. Il est dans l'esprit de Nizet, esprit plus scientifique qu'artiste et qui fait le jeune homme

un peu dépaycé, désaccordé dans le monde littéraire. Nous verrons cet esprit-là agir de plus en plus clairement par la suite.

Le deuxième facteur, c'est la littérature du temps où Nizet débute, où il affronte la vie : de l'atmosphère créée par cette littérature, il est profondément imprégné. Le ton général du roman des *Béotiens* en témoigne. Il y a dans ce livre autre chose qu'un tableau satirique. Il y a l'histoire d'un homme jeune prenant contact avec les réalités. Et cette histoire est faite uniquement de déceptions et de rancœurs, la réalité étant toujours malpropre ou désolante, inspirant toujours le découragement et le dégoût. Il n'est pas possible de ne pas penser, en lisant certaines pages des *Béotiens*, aux premiers ouvrages de Huysmans. Tout est morne et stupide. Il n'y a pas de beauté, il n'y a pas de grandeur, rien ne vaut un effort, toute foi est fallacieuse. Qu'une telle vision reflète une conviction profonde ou la soumission à une mode, elle incite à tout déformer, à tout souiller, et elle fait tracer, au lieu de portraits, des caricatures : Lemonnier devient Jeanquoi, Picard Lenormand, Rodenbach Schumacher, et Cladel le trivial fantoche Royanès. Nizet obéit aux tendances qu'il prête au personnage principal de son roman, Sergery, qui après avoir dévoré tous les livres, « préfère les sincérités de Zola, les vérités compactes vomies au public comme des injures ».

Enfin, il y a le troisième facteur, qui fut peut-être déterminant. Si dépaycé qu'il fût dans le monde littéraire, si profondément enclin au pessimisme que l'aient fait les premières difficultés de l'existence et la lecture des romans naturalistes, Nizet eût-il rompu avec toutes ses amitiés et toutes ses camaraderies, eût-il écrit *les Béotiens* sans avoir subi une influence personnelle, directe et décidée ?

Laquelle ?

Mais, il nous l'a dit dans la préface de *Bruxelles rigole...* Il a écrit, s'adressant à Kistemaeckers : « A vous presque je dois, cher, de m'avoir fait comprendre ce qu'ils appellent leur littérature... »

Nizet a vingt-deux ou vingt-trois ans. Il végète dans l'obscurité, après avoir, sans doute, à l'heure du diplôme conquis avec éclat, nourri de grandes espérances. Il rencontre un éditeur qui lui prend un premier roman, qui lui en demande un autre. Cet éditeur est en relations avec des écrivains français notoires; il a publié des livres des Goncourt, de Fouquier, de Descaves, de Robert Caze, de Bonnetain et le retentissant *Autour d'un Clocher* de Fèvre Desprez. Par son action, par l'âge, par tout ce qu'il apporte de promesses, il est auréolé d'un prestige. Qu'il ait eu tout de suite de l'ascendant sur le jeune auteur, cela est infiniment probable. Or, cet homme est un combatif, un violent, Après avoir édité *Un Mâle*, il a eu avec Lemonnier des démêlés. Le catalogue de sa collection, sur la couverture des *Bédiens*, ne mentionnera plus le roman de Lemonnier. Enfin, ce qui est surprenant, il n'a rien publié des collaborateurs de la *Jeune Belgique*. D'eux à lui il n'y a pas sympathie.

Rien ne m'autorise à supposer que Kistemaeckers ait suggéré à Nizet l'idée d'écrire les *Bédiens*. Mais je crois que cette idée a pu naître et prendre corps au cours des conversations entre l'écrivain et l'éditeur, à la faveur des propos véhéments de celui-ci et des dispositions d'esprit de celui-là, en proie au pessimisme et déçu par des poètes et des romanciers que la science intéressait trop peu.

Il convient d'ajouter que, certainement, Nizet avait recueilli l'écho des dissentiments qui déjà fermentaient dans le groupe de la *Jeune Belgique*; nous possédons des lettres de ce temps-là où les railleries apparaissent, notamment à l'adresse de Rodenbach. Et Destrée dans son *Journal* parle de celui-ci en des termes presque aussi durs que ceux de Nizet parlant de Schumacher. Mais le *Journal* n'a été publié qu'en 1891, alors que les querelles s'étaient étalées au grand jour..

* * *

Je n'ai connu Nizet que six ans après la publication du livre qui lui avait valu, avec une notoriété équivoque, des

inimitiés justifiées. Il ne m'a pas fait de confidences au sujet de ce livre trop fameux. Cette histoire-là semblait appartenir à un passé lointain. Et depuis, l'existence de son auteur avait été très mouvementée. Il avait travaillé pour Kistemaeckers, avec Théo Hannon, à certaines entreprises de librairie. Il avait fait un séjour en Roumanie, chargé, si ma mémoire ne me trompe pas, d'une mission commerciale. Il avait ensuite tenté la fortune littéraire à Paris, mais, sans insister longuement, il nous était revenu. Il n'était plus en relations avec Kistemaeckers. Il collaborait depuis quelques mois au *Soir*, à la confection quotidienne du journal, et donnait chaque semaine sa chronique signée Alceste. Cette chronique, écrite avec la plus ferme lucidité, dans une langue dépouillée des bizarreries dont son auteur abusait auparavant, était consacrée le plus souvent à des problèmes scientifiques. Alceste était attiré surtout par les hypothèses les plus hardiment opposées à la vérité de la veille. La tendance à tout remettre en question, à tout reviser, était chez lui puissante. Les hypothèses, il les adoptait, les défendait avec passion.

Il s'était particulièrement intéressé aux travaux de Delbœuf et de Bernheim sur l'hypnotisme et sur la suggestion. Les phénomènes de transmission de la pensée l'obsédaient; on le voyait participer aux expériences publiques de magnétiseurs professionnels. On le vit même aux séances d'un groupe d'étude des sciences ésotériques, où il rencontrait Iwan Gilkin; et il accompagna, — en souriant de son éternel sourire d'incrédulité ironique, mais il accompagna tout de même, — les membres de ce groupe qui, avec le docteur Papus, allèrent, une nuit, déposer une palme au pied de la statue de Van Helmont, tandis que retentissaient des sonneries de trompettes thébaines commandées par Georges Khnopff.

Le dernier roman qu'il publia : *Suggestion* — à Paris, chez Tresse et Stock, en 1891 — est révélateur de l'obsession, aussi de la conception d'une littérature à base de science, conception proche de celle du roman expérimental de Zola. Nizet avait

gardé à l'auteur de *Rougon-Macquart*, l'admiration qu'il lui avait vouée dans l'adolescence : le soir où Zola arriva à Bruxelles pour assister à la première du *Rêve* à la Monnaie, comme mon journal m'avait chargé de rendre compte de cette arrivée, Nizet voulut m'accompagner à la gare du Midi. Et je le vis, lui si avare de manifestations de respect, se découvrir et s'incliner profondément au passage de Zola sur le quai désert.

Suggestion est un livre extrêmement curieux, un livre brûlant d'érotisme, mais où l'érotisme est mêlé à une patiente et cruelle expérience scientifique, d'ailleurs accomplie par l'imagination. Dans le monde rural de Roumanie, que Nizet a connu et qu'il décrit en traits puissants, une jeune Française pressent, chez une jeune femme, un secret douloureux. Il possède le pouvoir magnétique. Hypnotisée, la jeune femme se confesse. Elle a été mariée; elle a subi les mauvais traitements d'un mari irrité parce que l'amour est pour elle impossible. Elle est demeurée désolée et épouvantée. Alors commence une extraordinaire, une hallucinante aventure. La jeune femme, sujet exceptionnellement sensible, obéit à toutes les suggestions. Le jeune homme fait d'elle son esclave en des amours étrangement anormales. Quand elle le suit à Paris, il est las moralement et physiquement. Il lui suggère de se suicider en s'accroupissant devant un foyer à gaz. Et elle lui obéit, une dernière fois.

Livre déplaisant par quelque chose d'inférieur dans l'invention, mais saisissant, attirant par l'audace de l'investigation, par l'accent de l'impitoyable expérience. Livre significatif : il montre l'auteur revenu à mi-chemin vers le point de départ d'où, en quittant l'Université, il s'était engagé sur une route qui n'était point la sienne. A mi-chemin seulement. L'autre route, celle de la science, où son réel talent d'écrivain l'eût certainement servi, il ne pouvait plus la rejoindre. A la science il ne pouvait offrir que son ardente et subtile curiosité. Il pouvait tout comprendre. Il lui manquait, dans ce domaine, le savoir complet qui permet le contrôle. Les hypothèses trop facilement le sédui-

saient. Elles le fascinent dans son dernier ouvrages, l'*Hypnotisme*, qui n'est plus un roman, mais une œuvre de vulgarisation et de polémique. Et c'est à elle qu'il consacre une conférence au Cercle Artistique de Bruxelles : « L'amour et la suggestion ».

Après 1892, Nizet ne publia plus rien. En 1892, il avait écrit encore un roman, mais qui demeura inédit, et un peu plus tard une œuvre dramatique qu'il tenta de faire représenter à Paris. Mais il ne poursuivit pas l'effort. Il se consacra entièrement à des besognes presque anonymes de journalisme. Pendant trente années, jusqu'à la mort, il vécut dans le silence, dans l'isolement, comme si jamais il n'avait connu l'ambition littéraire.

Et c'est grand dommage. Ceux qui l'ont connu savent qu'une force l'habitait. Dans la conversation, il prodiguait d'étonnantes richesses. Son intelligence avait tout abordé. Si trop volontiers elle cultivait le paradoxe, c'était toujours savamment. Enfin, l'homme qui avait écrit ce livre malveillant : *Les Béotiens*, et qui aimait le mot cruel, n'était pas méchant. Il était serviable. Beaucoup de jeunes gens trouvèrent cet aîné empressé à les faire bénéficier de son savoir. Mais c'était un passionné qui ne tentait pas de résister à ses passions : elles offraient à sa curiosité ironique de nouveaux sujets d'expériences.

Tout cela composait une personnalité complexe, originale. Et il ne faut pas que plus tard, l'historien de nos lettres, rencontrant le nom de Nizet ignore ce qui peut expliquer cette personnalité, le livre auquel ce nom est attaché, et pourquoi l'auteur des *Béotiens* ne donna pas toute sa mesure.

CHRONIQUE

FERDINAND BRUNOT

En ouvrant la séance de février, M. L. P. Thomas, directeur, a annoncé le décès de M. Ferdinand Brunot. Il a rendu hommage en ces termes à la mémoire du défunt :

Il m'incombe aujourd'hui le douloureux devoir de rendre un hommage suprême à l'un de nos membres étrangers les plus illustres.

M. Ferdinand Brunot, le grand philologue en qui semblait s'être identifiée la science de la langue française, de son matériel d'expression, de ses organes, autant que de son histoire et de son évolution ; M. Ferdinand Brunot, qui avait si puissamment renouvelé les conceptions et les méthodes de travail dans le vaste champ de ses recherches, ne viendra plus nous apporter le riche tribut de ses connaissances ; il ne nous accordera plus la profonde joie intellectuelle que suscitait sa lumineuse interprétation de phénomènes complexes, ses analyses pénétrantes groupées en des synthèses d'une magistrale ampleur.

Déjà, en 1891, sa thèse consacrée à *la Doctrine de Malherbe* avait classé Brunot parmi les meilleurs explorateurs des questions linguistiques considérées dans leurs rapports avec la littérature.

Dès le début, il avait abordé dans une région frontière où la grammaire ne vit que par ses attaches avec le style, où elle se dépouille de ses abstractions les plus conventionnelles pour se souvenir de sa véritable raison d'être : l'expression exacte de la pensée et de la sensibilité.

Sans doute, la plate-forme que le jeune savant trouvait chez un écrivain aussi dogmatique que l'intransigeant tyran des mots et des syllabes, n'était qu'un point de départ. Brunot avait parfaitement compris ce qu'il y avait d'étroit dans la doctrine du commentaire sur Desportes ; son œuvre postérieure, par le fait même qu'elle se base sur l'Histoire et l'évolution, devait échapper à l'empire des systématisations autoritaires.

L'Histoire de la Langue française, des origines à 1900, cette vaste publication qui comprend un ensemble imposant de volumes formant un cycle complet d'études approfondies, est un monument impérissable, une mine inépuisable de renseignements précis, coordonnés avec une parfaite sûreté.

L'auteur, qui n'a pas abandonné la solide discipline de la grammaire historique, a cependant élargi considérablement le point de vue des « Neugrammatiker » qui tendaient à attribuer, dans l'évolution des langues, une importance disproportionnée aux facteurs mécaniques.

Pour Brunot, la langue, soumise à des limitations de caractère physiologique, est surtout dépendante de la pensée; elle est inséparable de la philosophie, de la science, du droit, des métiers, de la politique, de la sociologie, des différentes attitudes de la sensibilité et des conceptions esthétiques qui se sont succédé à travers les âges. C'est, enfin, une somme d'humanité d'autant plus puissante, que la nation qui lui a donné naissance a joué un plus grand rôle dans l'histoire de la culture universelle.

Aussi verrons-nous l'auteur, après les évolutions des périodes primitives où le français se sépare peu à peu du latin des Gaules, après les cristallisations de l'époque féodale, s'attacher aux mouvements multiformes et complexes de la Renaissance, qui déverse la langue abondante et touffue comme une force prodigieuse mêlée à la gestation tumultueuse de la civilisation.

Et, lorsque se formera le parler classique, ce seront encore les phénomènes émanant de l'esprit qui attireront les recherches les plus attentives. Le grand effort de sélection, de filtration, de fixation des idées qui donnera pendant longtemps à la France sa physionomie propre, se retrouve dans la sélection, la filtration, la fixation des vocables, de la morphologie et des usages grammaticaux.

Les impulsions divergentes, pas plus que les querelles esthétiques ne seront négligées : la préciosité sera étudiée comme une étrange et parfois utile diversion dans l'élaboration du parler classique; la question du style noble, l'acceptation ou le rejet des néologismes, tout ce qui se rapporte à l'expression littéraire, sera l'objet de considérations et de recherches aussi utiles à l'artiste curieux et conscient qu'au linguiste désireux d'élargir un horizon limité à une science étroite.

Le va-et-vient de la pensée au XVIII^e siècle, le bouleversement que créent dans la société et dans les usages la secousse de la Révolution, les acquisitions de la science moderne, l'influence exercée par les idiomes étrangers ou celle qui s'est opérée sur ceux-ci à travers les siècles, aucun de ces éléments n'échappe à la synthèse gigantesque que représente *l'Histoire de la Langue française*.

L'important ouvrage qui porte le titre de *La Pensée et la Langue*, vient se placer à côté du précédent avec une portée toute différente, quoiqu'il en soit, à certains égards, un complément.

Ici, Ferdinand Brunot a voulu mettre en application une méthode, des principes, et le plan d'une théorie du langage appliquée au français.

Le point de vue historique, ici, recule. Il est même quelque peu tenu en suspicion et c'est l'étude synchronique, en même temps que le système dont F. de Saussure avait déjà mis en valeur la signification primordiale, qui se placent au premier plan.

Mais, ce qui fait de *La Pensée et la Langue* un livre original et même révolutionnaire, c'est le refus de l'auteur d'accepter avec soumission les anciennes catégories grammaticales, c'est la revision des principes linguistiques les plus généralement admis, ainsi que de toute la terminologie traditionnelle. C'est surtout le renversement radical de l'ordre dans lequel s'étudiaient les faits linguistiques dans leurs relations avec la pensée. Les linguistes partaient de la langue, c'est-à-dire des signes, et de là, remontaient vers la pensée. Brunot, comme l'indique le titre de son livre, veut, au contraire, « présenter un exposé méthodique des faits de pensée considérés et classés par rapport au langage, et des moyens d'expression qui leur correspondent ».

Une telle conception exige une mise au point, sur le plan logique et philosophique, de toutes les valeurs du langage, des équations constantes entre la pensée et les symboles qui la représentent, enfin, une application concrète de ces équations à une langue déterminée, soit prise dans son ensemble à un moment donné, soit dans le mouvement de son évolution phonétique, sémantique et grammaticale.

L'avenir dira si ce retournement était justifié; il décidera peu à peu ce qu'il peut y avoir de définitif dans les diverses notions qui se subordonnent au nouveau plan.

Ici même, en réponse aux paroles de bienvenue de M. Wilmotte qui le recevait au cours d'une séance solennelle, Ferdinand Brunot

avait prononcé un discours qui restera gravé dans la mémoire de tous ceux qui eurent la joie de l'entendre et où il exprimait quelques-unes des idées qui constituent le fond de sa doctrine. (Voyez le *Bulletin* de notre Académie de Nov. 1922).

En une autre circonstance, deux ans plus tard, il vous faisait une lecture remarquablement fouillée et documentée sur *La Limite des Langues en Belgique sous le premier Empire*. (*Ibid.*, Bulletin de Décembre 1924).

Vous vous souvenez aussi, Messieurs, du bruit que firent ses *Observations sur la Grammaire de l'Académie française*, ce petit livre qui chevauche à la fois les coursiers de la science et ceux de la satire.

A l'exception de cette circonstance, dans laquelle il n'avait pas cru pouvoir étouffer les voix qui parlaient en lui, Ferdinand Brunot se montra toujours le savant le plus réservé, le plus discret, le plus bienveillant. Il s'est toujours maintenu à la hauteur de l'humanité la plus noble, que ce fût dans le village dont il consentit modestement à régir les destinées, que ce fût dans les cours où le professeur déploya un inlassable dévouement ou bien dans son œuvre de philologue et de penseur, où s'affirment la volonté, la patience, la pénétration et la haute conscience du savant qui a placé son idéal au-dessus de toutes les faiblesses et de toutes les contingences de la vie.

GABRIELE D'ANNUNZIO

M. Lucien-Paul Thomas, directeur, a salué en ces termes, en ouvrant la séance de mars, la mémoire de Gabriele d'Annunzio :

Un nouveau deuil vient de frapper l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises en la personne de Gabriele d'Annunzio, l'un de ses membres étrangers les plus brillants, l'un de ceux dont le prestige avait connu la gloire la plus universelle et dont la perte sera la plus douloureuse pour sa patrie.

Le lyrique écrivain qui nous a laissé des romans tels que ce fulgurant *Fuoco*, éclairé de toutes les flammes du verbe, étalant à l'infini les facettes resplendissantes de la rhétorique et les ressources d'une sensibilité plastique exaltée, a perdu la vision du monde.

Celui qui avait ingénieusement mis en valeur, dans *Forse che si, forse che no*, la conquête de l'air et l'ivresse de l'aviateur, ne conduit

plus les grands oiseaux ivres d'espace qui, après avoir suscité une admiration sans limites, ont cruellement déçu l'humanité; mais il a réalisé, dans la pensée de ses admirateurs, un *Trionfo della Morte* renouvelé de Pétrarque.

L'auteur du *Canto novo*, de la *Chimera*, des *Odi navali*; le poète des louanges du Ciel, de la Mer, de la Terre et des Héros, avait chanté, en ses vers savamment désarticulés, de multiples aspects de la vie et de la nature aperçus en artiste et en joaillier ému de la splendeur des teintes et de l'instabilité des jeux de lumière.

Sans doute, ses drames ont contribué le plus à sa célébrité : *Francesca da Rimini*, ou la *Città morta* ou cette inquiétante *Gioconda*, liée si étroitement au souvenir de la Duse, ces tranches de violence et d'exaspération tragique où la hantise de l'art et de ses exigences s'unit aux sentimentales rigueurs des passions humaines.

L'œuvre multiple de l'écrivain, jaillissant d'une personnalité qui s'affirme avec force, se caractérise par un même élan vers le monde extérieur, par une même tendance à la matérialisation plastique des émotions, par une même sollicitude pour la richesse verbale et métaphorique, ainsi que par un conceptisme subtil, lié aux mots et aux aspects sensibles du langage considéré en ses formes poétiques et conventionnelles.

D'Annunzio était aussi — et c'est ici surtout que va vers lui la reconnaissance de notre Compagnie — l'auteur d'œuvres écrites en un français élégant et pur, d'œuvres auxquelles les sonorités discrètes de notre langue et son éloquence un peu mate ont assuré une expression intime de l'émotion.

Nous déplorons la mort d'un grand écrivain qui fut également, en des moments d'exceptionnelle tension européenne, un grand homme d'action.

ÉLECTIONS

En sa séance du mois d'avril, l'Académie a élu :

En qualité de membres belges : au titre littéraire, Mme Marie Gevers; au titre philologique, MM. l'abbé Joseph Bastin et Servais Etienne;

En qualité de membre étranger : M. Robert de Traz.

PRIX

Le jury du Prix Beernaert a attribué ce prix à M. Carlo Bronne pour son livre : *la Porte d'Exil*.

Le jury était composé de MM. L.-P. Thomas, F. van den Bosch et H. van Offel, désignés par l'Académie; Gustave Charlier et Servais Etienne, désignés respectivement par les facultés de Philosophie et Lettres des Universités de Bruxelles et de Liège.

CONCOURS

L'Académie, se ralliant à la proposition du jury composé de MM. Gustave Charlier, Henri Davignon et Georges Rency, a partagé le prix pour un recueil d'essais entre Mme Simone Berson et M. Léon Leyder. Elle a attribué une somme de 3000 francs à M. Leyder pour le manuscrit intitulé : *Autour du Symbolisme*, une somme de 2000 francs à Mme Berson pour son mémoire : *Raison et Sensibilité*.

LES ENCOURAGEMENTS A LA LITTÉRATURE

L'Académie a chargé une commission composée de MM. L.-P. Thomas, directeur; Albert Mockel, vice-directeur, Gustave Vanzype, secrétaire perpétuel, Henry Carton de Wiart et Rency, de lui faire rapport sur les moyens de rendre plus larges et plus efficaces les encouragements à la Littérature. Cette commission communiquera à l'Académie Royale Flamande le programme de ses travaux. Un rapport sera adressé au ministre de l'Instruction publique.

COMMUNICATIONS

A la séance du mois de mai, M. Gustave Vanzype a donné lecture d'une notice intitulée : *Henri Nizet et « les Béotiens »*.

A la séance d'avril, M. Georges Doutrepoint a résumé plusieurs chapitres d'un travail consacré aux Proscrits français du Coup d'Etat du 2 Décembre, en Belgique.

OUVRAGES REÇUS

Gustave CHARLIER. — *Les Lettres françaises en Belgique*. Esquisse historique. Bruxelles. Renaissance du Livre, 1938.

Louis MICHEL. — *La Dialectologie et la Sociologie*. Louvain. Librairie Universitaire, 1937.

Louis MICHEL. — *Pour une conception plus logique de l'anthroponymie*. Gembloux. Duculot, 1938.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE. — *Gedenkboek, 1880-1936*. Gand. Imprimerie Erasmus, 1938.

Maria MADALENA DE MARTEL PATRICIO. — *L'Esprit des Siècles. Essai de critique et d'histoire*. Version française de l'auteur. Portugal, 1937.

Maria MADALENA DE MARTEL PATRICIO. — *Le Livre du Passé mort*. Poèmes.

DU MÊME AUTEUR. — *Les Sept Démon*s. Portugal 1938.

DU MÊME AUTEUR. — *Princesses du Portugal souveraines de Flandre*. Portugal, 1930.

Henri GALOY. — *Musiques*. Poèmes. Paris. Fisquière.

DU MÊME AUTEUR. — *Choix de poèmes*. Préface de Jean Ott. Paris. Figuière.

DU MÊME AUTEUR. — *Ilios*. Paris. Figuière.

Berthe BOLSÉE. — *Portes secrètes*. Liège. Ed. Pax.

Hector KLAT. — *Le Cèdre et les Lys*. Poèmes. Beyrouth. Revue Phénicienne, 1935.

DU MÊME AUTEUR. — *Dans le vent venu*. Poème. Beyrouth. Revue Phénicienne, 1937.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. l'abbé BASTIN, Malmédy.
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 187, Bruxelles.
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles. —
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles. —
LOUIS DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle. —
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain. —
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue Paul Doumer, Rueil (Seine —
et-Oise).
SERVAIS ETIENNE, 83, rue Paul Janson, Ans. —
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers. —
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles. —
MARIE GEVERS, Missembourg, Edeghem (Anvers). —
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles. —
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles. —
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège. —
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlamonde, Nice. —
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles. —
CHARLES PLISNIER, 23, rue du Fer à Cheval, Saint-Germain-en-Laye. —
ALBERT MOCKEL, avenue Paul Doumer, 179, Rueil (S.-et-O.). —
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles. —
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont. —
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles. —
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe. —
FERMIN VAN DEN BOSCH, rue Franz Merjay, 188, Bruxelles. —
HORACE VAN OFFEL, 259, rue François Gay, Woluwe-St-Pierre. —
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
MAURICE WILMOTTE, 1a, avenue de la Porte de Hal, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 4, Nieuwe Hilversumsche Weg, Bussum
(Hollande). —
BENJAMIN VALLOTTON, La Colline, Six Fours (Var) France. —
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède). —
EUGENIO DE CASTRO, Université de Colmbre. —
M^{me} COLETTE, Paris
MM. ROBERT DE TRAZ, 27, rue du Docteur Blanche, Paris.

Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.
ERNEST VERLANT, 1925.
GEORGES EEKHOUD, 1927.
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.
ALBERT GIRAUD, 1929.
FERNAND SEVERIN, 1931.
CHRISTOFER NYROP, 1931.
MAX ELSKAMP, 1931.
M^{me} ANNA DE NOAILLES, 1933.
MM. ALBERT COUNSON, 1933.
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.
HUBERT KRAINS, 1934.
ARNOLD GOFFIN, 1934.
BRAND WHITLOCK, 1934.
JULES DESTRÉE, 1935.
PAUL SPAAK, 1936.
LÉOPOLD COUROUBLE, 1937.
ALPHONSE BAYOT, 1937.
FRANZ ANSEL, 1937.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, 1937.
FERDINAND BRUNOT, 1938.
GABRIELE D'ANNUNZIO, 1938.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre », 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles).

Bulletin, t. I-XVI, 1922-1937.

Annuaire, 8 vol., 1928-1937.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal », par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière, par Marcel PAQUOT.

Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.

La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT. Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-merse, par Louis MICHEL.

La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.

Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.

Introduction à l'Œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Rééditions

Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée*.